

LES CANONS DÉGRAISSÉS : DE L'ESTHÉTIQUE DE LA LÉGÈRETÉ AU PATHOS DU SQUELETTE

Jean-Pierre CORBEAU

Une approche sociologique des comportements à la marge de l'anorexie

Au delà de la plaisanterie quelque peu provocatrice de ce titre, nous voulons montrer comment, dans notre société, une esthétique du corps s'est mise en place il y a quelques années. Cette esthétique valorise d'abord la notion de légèreté en l'associant à un modèle d'efficacité sociale. Dans le même temps, sans doute parce qu'elle se combine avec un goût pour l'excès et pour l'extrême, elle génère des comportements pouvant s'imbriquer dans le « pathologique ». Nous ne désirons nullement nous substituer au psychiatre ou au psychologue en prétendant expliquer, à partir de la seule approche sociologique, le développement de l'anorexie et de l'image corporelle qui s'y trouve associée. Nous proposons simplement de distinguer des comportements « frontaliers », à la marge, quittant la simple quête de légèreté pour

investir des stratégies de pouvoir, pour signifier une forme de rapport aux autres, phénomènes qui, tous deux, intéressent au premier chef le sociologue.

Partant d'une approche diachronique et de la lecture symbolique que l'on peut faire de l'image du corps (particulièrement du corps féminin) et de ses rapports aux valeurs sociétales, nous proposerons quelques pistes d'analyses pour débusquer des logiques d'amaigrissement. Nous le ferons en nous appuyant sur des témoignages et des observations recueillis lors de nos différents terrains¹. Nous terminerons par l'évocation de quelques trajectoires de construction de la maigreur et des usages, sans doute inconscients, que l'actrice peut en faire, et que l'environnement perçoit parfois avec une « petite dissonance ».

MISE EN PERSPECTIVE DE LA MAIGREUR FÉMININE DEPUIS 50 ANS

UN PEU D'HISTOIRE...

Le corps féminin, plus que celui des hommes, a été soumis à travers notre histoire, à des canons de beauté qui varient en corrélation avec l'abondance ou la pénurie alimentaire.

La disparition de la peur de la famine dans les pays occidentaux riches doit être appréhendée en parallèle avec la montée d'une certaine condamnation de la grosseur et avec une certaine méfiance pour la consommation de graisses animales, soupçonnées de participer à cet embonpoint.

Au milieu des années cinquante, Roland Barthes², dans son article de *Mythologies* concernant le « bifteck frite » exprime une vision « zoophage »³ de la viande et ne paraît pas imaginer d'autre régime que celui d'une abondance alimentaire. A la lecture de son étude, il semble même qu'aucune autre ne puisse exister. On mesure alors comment ce texte admirable constitue, aussi, un « témoignage » permettant une analyse comparative...

La distanciation engendrée par le temps aide à comprendre comment, dans les années 1950-1960, les pratiques alimentaires des Français, sans véritablement s'inscrire dans un continuum, collent davantage à celles du XIX^e siècle qu'à celles de la fin du XX^e.

L'industrie agro-alimentaire et la grande distribution émergent dans une France qui s'urbanise mais

qui reste encore fortement rurale et/ou marquée par la ruralité. La « nouvelle cuisine » ne s'est pas encore manifestée. L'esthétique corporelle privilégie toujours un léger embonpoint, signe de réussite sociale et de bonne santé. Malgré l'apparition récente de médicaments efficaces, la tuberculose marque encore les imaginaires sociaux et provoque plus d'inquiétude que les maladies cardio-vasculaires, liées à la diminution des dépenses physiques, à la prospérité et au bonheur de consommer intrinsèques aux « trente glorieuses ».

Les peurs des incorporations de nourritures ne sont pas encore véritablement structurées. Il faut attendre le milieu des années soixante pour qu'émerge, imbriquée dans la naissance des mouvements de consommateurs français, la peur des additifs alimentaires et de certains composants de l'alimentation animale. La « vraie » peur, alors, la première de l'histoire de l'humanité, qu'une grande partie de la population mondiale en état de précarité éprouve toujours aujourd'hui, est celle du manque, de la famine ! Elle est encore dans les esprits des mangeurs des années 50 exorcisant le retour d'un possible rationnement, les souvenirs ou les témoignages des camps de concentration nazis et des corps décharnés.

Si je fais appel à mes souvenirs concernant les années 50 à 60, et si j'analyse les propos des différents locuteurs de mes entretiens, la maigreur apparaissait toujours comme devant être le plus rapidement possible traitée par des spécialistes médicaux ou paramédicaux. Les anorexiques étaient rares dans ce contexte des « trente glorieuses » qui prend

1 J.P. Corbeau, *Essai de reconstruction utopique des formes et des jeux du manger*, thèse es lettres et sciences humaines, Paris VII, Jussieu, 1991 ; *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, en collaboration avec J.P. Poulain, Privat/Ocha, 2002 ; " Les variations du comportement alimentaire des étudiants ", in *Consommations et Sociétés*, n°2 ; *L'alimentation au travail*, L'Harmattan, 2001, pp.79-96 ; *Le mangeur imaginaire*, A.M. Métaillé, à paraître.

2 Roland Barthes, *Mythologies*, Le Seuil, Paris, 1970

3 Rappelons la distinction faite par Noélie Vialles in *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, MSH, Paris, 1987 : les zoophages font la filiation à l'animal en mangeant la chair, alors que les " sarcophages " consommateurs de hachis, de nuggets, de farces, de chili, etc. n'ont pas forcément conscience que la viande- qu'ils perçoivent plus ou moins bien dans la préparation culinaire- provient d'un animal.

sa revanche sociale après les privations de la Seconde Guerre. On les « repère » facilement, de par leur faible nombre, mais surtout, parce que les femmes sont rondes à l'image de Martine Carol, des stars italiennes et de la « révélation » du film *Et Dieu créa la femme...*

La viande a manqué pendant la guerre. Au delà de ce récent traumatisme, sa consommation, en augmentation dans la diète par rapport aux céréales, signifie depuis des siècles une position sociale confortable⁴. Pour la décennie 75-85, Jean-Louis Lambert constate encore, concernant les mangeurs nés avant la seconde guerre mondiale et disposant de bons revenus (ceux qu'il regroupe sous l'appellation de « modèle gastronomique traditionnel »), « que le régime alimentaire est caractérisé par un apport énergétique qui semble correspondre aux besoins et par une très forte densité en nutriments coûteux (comme les viandes et les produits laitiers). Le niveau de saturation lipidique y est largement atteint. Mais pour qu'une réduction de la consommation des produits trop lipidiques s'opère, il faudrait une meilleure connaissance nutritionnelle et surtout que les inconvénients sanitaires apparaissent aux consommateurs de manière beaucoup plus probante que les plaisirs gustatifs qui résultent partiellement des taux de lipides des produits ».⁵

Dans les années 50, cette valorisation symbolique des produits animaux (viandes et fromages) atteint son apogée. Le pouvoir d'achat augmente dans toutes les catégories sociales. Parallèlement, la viande, les fromages, les matières premières alimentaires se

démocratisent avec l'intensification, la rationalisation de leur production et de leur distribution.

En ce début des trente glorieuses, se réalise des aspirations d'accès à l'abondance engendrées par les souvenirs de la sous-nutrition du siècle précédent, souvenirs ravivés par les récents rationnements de la dernière guerre. Côté masculin, la force virile, « animale », constitue encore l'un des critères les plus importants de ce que doit être un « bel homme »... Même si, l'engouement fantasmagorique pour le corps du « fort des Halles » laisse la place à celui d'un Tarzan hollywoodien plus aérien. Côté féminin, sans « boudier » la viande, on préfère développer sa gourmandise en accédant aux produits sucrés, aux fromages, aux pâtisseries et confiseries que propose l'industrie alimentaire, aux yaourts et desserts glacés qui font leur apparition.

L'ESTHÉTIQUE DE LA LÉGÈRETÉ

Mais, dès la fin des années 60, il s'agit de manger moins. C'est le début de la lipophobie⁶. On se méfie du sucre, des colorants ; la consommation de viande commence à être critiquée par certains ou certaines. Cette émergence d'une surveillance de soi dans les incorporations alimentaires exprime une nouvelle image du corps : la France s'urbanise et la population active s'oriente vers les professions tertiaires. À la force du travailleur emmagasinant dans son « corps machine » des calories restituées dans le labeur, à la rondeur séductrice de la femme, succède progressivement l'image d'un corps informationnel qui glisse avec légèreté, fait l'objet de soins, devient un alter ego⁷ conforme à des systèmes normatifs d'efficacité sociale. Il faut aller vite, être per-

⁴ cf. Marian Apfelbaum et Raymond Lepoutre, *Les mangeurs inégaux*, Stock, Paris, 1978 qui, reprenant différents textes des Annales - particulièrement n°2-3, 1975- que "c'est à la consommation de viande que se mesure la différence des revenus: 500 g pour les riches, 200 g pour les pauvres" op. cité, p.31

⁵ Jean-Louis Lambert, *L'évolution des Modèles de Consommation Alimentaire en France*, Technique et Documentation, Lavoisier, Paris, 1987, p. 179.

⁶ Le mot est inventé par Claude Fischler pour désigner ce phénomène, venu d'Amérique du Nord, qui se méfie et "diabolise" les graisses d'origine animale, allant jusqu'à boycotter la consommation de viandes jugées trop grasses, encourageant dans le même temps la montée du végétarisme. Claude Fischler in "*L'Homnivore*", Éditions Odile Jacob, Paris, 1990.

⁷ cf. David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris, 1990.

formant, se débarrasser d'un «surpoids» synonyme d'inertie. Les éducateurs développent un modèle de distanciation par rapport à la nourriture. Celle-ci devient un objet de réflexion nutritionnelle, la «médicalisation» est en marche... On oppose aux désirs gourmands une «rationalité diététique».

A la fin des années 50, l'observateur des comportements alimentaires peut pointer deux autres phénomènes de mutation imbriqués dans la modification de l'image corporelle de l'efficacité sociale: la montée parallèle (qui parfois peut se nouer en un système) de la lipophobie et du végétarisme. Comme nous le signalions précédemment, jusqu'à la moitié des années 60, une majorité écrasante de consommateurs français n'est pas encore détournée des angoisses de pénuries. Dans le même temps, hors de toute rationalité, on craint toujours la tuberculose (du moins dans les catégories âgées, ou socio-culturellement défavorisées de la population). L'esthétique corporelle valorise encore un certain embonpoint qui, progressivement, se muscle. Claude Fischler a parlé de lipophobie, que l'on peut appréhender dès le début des années 70. Celle-ci concerne au premier plan les produits d'origine animale et, bien sûr, les viandes persillées à la tendreté succulente. Le bifteck à l'aspect jaunâtre, provocateur d'un espoir d'émotion gustative chez les mangeurs jusque dans les années 60, déclenche maintenant suspicion et méfiance chez les adeptes de l'allègement, chez les fanatiques de la nouvelle diététique. Certes, on peut - et l'on doit même dans ce scénario lipophobe - griller la viande. On l'accompagne de haricots verts pour avoir la ligne du même nom. Les conséquences «esthétiquement» choquantes des incorporations se substituent doucement à l'angoisse de la famine.

Cette mutation caractérise les nouvelles mentalités de consommateurs. Cette logique entraîne la valo-

risation des aliments végétaux dans la diète. Cela se trouve accentué chez certains mangeurs par le dégoût que suscitent les différents reportages sur les animaux élevés en batteries, bourrés d'antibiotiques. Confrontés à ces informations (relayées et dramatisées par des célébrités de l'époque comme Rika Zaraï, Brigitte Bardot, etc.⁸) les nouveaux consommateurs s'interrogent sur les conditions d'élevage. Nous assistons à la genèse de la notion de «bien-être animal». Elle émerge et se structure à cette époque. Dès la fin des «trente glorieuses», une partie de la population (plutôt féminine, urbanisée, travaillant dans le secteur tertiaire, assez jeune) remplace de plus en plus facilement la viande rouge (et particulièrement le bifteck) par une viande jugée plus diététique (celle des volailles) ou d'autres produits non carnés, dans le même temps qu'elle commence à s'inquiéter de savoir s'il est «éthiquement correct» d'élever des animaux (fréquemment anthropomorphisés dans leur imaginaire d'urbains) pour les manger. La dynamique de ces nouvelles représentations qui sous-tendent le comportement alimentaire des consommateurs s'intensifie dans la dernière décennie du XX^e siècle.

Le consensus de la famille retrouvée après la guerre, heureuse de partager l'abondance alimentaire dans une atmosphère imprégnée des flaveurs du braisé, du mitonné, d'huile chaude et de viandes saisies, laisse place à l'individualisme. Le corps de l'adolescente anorexique, qui s'inscrivait en «clair-obscur» dans l'embonpoint familial, se distingue de moins en moins dans un environnement fasciné par la minceur. Hommes et femmes «s'allègent» dans une logique d'unisexualité. L'androgynie devient un modèle de beauté et d'efficacité sociale: après Courrèges, qui avait masqué les formes sous le tra-pèze de la robe et dénudé les jambes féminines «obligées» d'être plus fines pour pénétrer dans les

⁸ cf. Jean-Louis Lambert, op. cité

bottes blanches imaginées par le grand couturier français; Armani, qui garde la jupe du tailleur tout aussi courte, allonge la veste qui la masque, mais surtout épaula celle-ci, transformant la silhouette féminine en un trapèze inverse à celui de Courrèges.

L'Esthétique du déstructuré s'impose et les pantalons flous (qui remplacent rapidement la micro-jupe) la renforcent. Rien ne moule, on doit être à l'aise, ne pas se sentir « boudinée »: « lâche-moi », « laisse moi vivre » reviennent comme des leitmotivs dans les propos des jeunes femmes qui revendiquent finalement une bulle proxémique plus grande, un espace de « non contact » corporel anticipant sur la tragédie des « années sida » et le modèle de protection qu'elles exacerbèrent.

Parallèlement, à partir des années 1970, les technocrates qui trouvent leur créneau affirment et goûtent la différence, « dégraissent » leurs corps et les entreprises au nom d'une nouvelle « efficacité sociale ». L'esthétisme est à la légèreté, la transparence, l'aseptisation du monde... Ce que Jean-Paul Aron dénonçait dans sa dernière conférence⁹: « Glaciaire aussi, l'espace alimentaire. Cet espace, aussi bien domestique que public, est dans un sens, il est devenu de plus en plus harmonieux. Espace hôpital. Espace immaculé. Espace qui se veut coquet, mais qui est figé, stéréotypé (...). L'asepsie généralisée de l'espace alimentaire, qui est le témoignage de cette glaciation dont je vous parle, doit être rentable... »

Chez soi, cet espace glacière n'est pas forcément inesthétique: cuisine moderne achetée, quand on a beaucoup d'argent, chez des fabricants sophistiqués, où l'on mange et fait la cuisine en même temps, même dans des milieux ultra-favorisés; c'est parce que la cuisine ne compte pas en tant que tel-

le, ou de moins en moins, qu'elle est faite (...) très rapidement. L'espace alimentaire est un espace de consommation qui doit plaire, mais ce que l'on y fait doit être fait le plus rapidement possible sans cette médiation complète de la confection qui autrefois menait les plats de la cuisine à la salle à manger ou à la salle commune. La sobriété et l'élégance rendent l'espace alimentaire de plus en plus froid, même si cette froideur peut avoir des apparences mélodieuses »¹⁰.

S'y ajoute une image de l'efficacité sociale dans la société technocratique où les femmes se positionnent dans des postes à responsabilité à partir des années 70. Beauté, efficacité de la minceur, mais aussi image de la santé à un moment où la peur de la tuberculose est remplacée par celle des maladies cardio-vasculaires.

DES PRATIQUES ENCOURAGEANT LES MALNUTRITIONS

Avec l'allongement des études et l'absence de rituel signifiant clairement l'entrée dans l'âge adulte, l'adolescence commence de plus en plus tôt pour finir de plus en plus tard. Elle concerne, selon les trajectoires sociales, des personnes de 12 à 25 ans. Ce temps recoupe différentes étapes dans les habitudes alimentaires.

D'abord on accentue l'autonomie en mangeant plus souvent hors domicile. On affirme ainsi une appartenance de plus en plus forte au groupe des pairs par rapport au groupe familial. Mais aussi à l'intérieur du domicile, en mangeant en « décalé ». Cela est d'autant plus vérifiable que les modes de vie et les contraintes de l'urbanisation rendent difficile l'organisation d'un repas commun. Dans un tel contexte, les consommations de sodas puis de bière (boissons dont les pouvoirs caloriques sont mal

⁹ Jean-Paul Aron, invité par Jean-Pierre Poulain, a donné une conférence à Toulouse en Avril 1987, elle est reprise sous le titre,

" De la glaciation dans la culture en général et dans la cuisine en particulier " in *Cultures, nourritures*, op. cité, pp. 13-38.

¹⁰ Jean-Paul Aron, op. cité, p. 32.

perçus), le grignotage qui les accompagne chez certains adolescents isolés, subjugués par les fréquentations multimédiatiques, risquent de provoquer des boulimies. Sans exercice physique conséquent, elles participent à la sur-pondération, voire à l'obésité. Ce type de malnutrition concerne tous les milieux sociaux, mais les familles de niveau socio-culturel élevé le corrigent mieux que d'autres.

A l'inverse, chez d'autres adolescents (plutôt des filles), l'idéal de minceur conduit à refuser l'aliment qui ferait grossir. On coupe la faim avec des boissons gazeuses light ou par des consommations d'eau. Bien sûr, on « craque » parfois sur des produits sucrés (qui véhiculent l'image sécurisante des premiers temps de la vie) mais ils sont discrètement vomis. De l'esthétisme du corps diaphane, le risque est important de glisser vers l'anorexie.

Cette différence entre le rapport psychologique à l'aliment chez les adolescentes et les adolescents est sans doute le fruit d'une éducation, mais elle provient aussi du fait que les femmes surveillent davantage leurs incorporations. Elles sont moins attirées par les aliments énergétiques que leurs homologues masculins, elles mangent moins de viandes et de sucres lents. Leurs prises alimentaires - qui laissent une part plus grande aux produits végétaux- sont plus étalées dans la journée. Elles valorisent moins la prise de risque que les garçons qui s'affirment plus facilement par des consommations excessives d'alcool ou la transgression d'un discours nutritionnel rationnel. Enfin, ces adolescents qui entrent dans la vie ont tendance à simplifier à l'extrême leurs repas et à valoriser des prises alimentaires rapides - qu'ils associent à l'efficacité sociale - dans lesquelles l'alimentation liquide prend une large place.

On sait, depuis les travaux de Matty Chiva¹¹, que certaines saveurs engendrent des réactions positives ou négatives chez les jeunes sujets auxquels on les propose. L'amertume déclenche une méfiance, une information mémorisée dans nos gènes : l'aliment ingurgité peut être poison. Les cohortes de mangeurs actuels, souvent marqués par une certaine lipophobie véhiculée par les croyances de leurs éducateurs, sont en même temps des jeunes consommateurs qui furent très tôt confrontés à l'amertume contenue dans les sodas au Cola, dans les tonic, dans les agrumes et les noix intégrées à une majorité de desserts proposés par l'industrie agro-alimentaire. Certes, cette amertume est compensée par une élévation des taux de sucre, mais elle permet aux produits d'être « longs en bouche ». A un moment où l'on rejette, au nom de la santé et surtout des conséquences éventuelles sur la silhouette, les lipides qui captaient, dans un acte culinaire traditionnel, les arômes de la cuisson, l'amertume se combinant plus ou moins subtilement à la saveur sucrée permet l'obtention d'un goût plus facilement mémorisable. En extrapolant nous pourrions dire que, refusant le gras on découvre les bénéfices de l'amertume : vive le chocolat noir, les noix exotiques, l'écorce d'orange et le cola...

Cette préférence pour l'amertume traduit aussi un autre système, celui d'une culture de l'extrême¹², qui s'inscrit dans une logique de prise de risque. Manger amer permet de garder longtemps en bouche le souvenir du goût d'un produit allégé (c'est alors une stratégie pour manger moins), mais manger amer est aussi le moyen de vivre en « aventurière », au quotidien (et certainement de façon non consciente), une « ordalie » alimentaire constructrice de sens... On a peur de manger (l'aliment d'une façon générale, et plus particulièrement celui d'ori-

¹¹ Matty Chiva, *Le doux et l'amer*, PUF, Paris, 1985.

¹² cf. Patrick Baudry, *Le corps extrême*, L'Harmattan, Paris ; David Le Breton, *Passions du risque*, Métailié, Paris, 1991 ; Véronique Nahoum-Grappe, " Conduites d'excès et culture de l'extrême ", in *Figures de l'obésité et conduites alimentaires, Communautés éducatives*, revue trimestrielle de l'ANCE n°99, 1997.

gine animale qui rappelle sans doute plus que les autres la condition féminine), mais, puisque les nourritures sont « toxiques », autant se faire peur en goûtant la saveur empoisonnée ! Mieux, on sort victorieuse de ce simulacre de prise de risque et l'on affirme ainsi son identité.

A ce titre, la saveur amère participe à la culture de l'extrême caractéristique de notre monde urbain contemporain. Elle le fait au même titre que l'augmentation des seuils des autres saveurs cherchant à la masquer et qui, souvent, déclenchent la culpabilité ; elle le fait au même titre que l'excitation mécanique des bulles de CO₂ qui éclatent contre la muqueuse et la brûlent avec plaisir ou au même titre que l'excitation de la consommation alcoolique qui, parfois, accompagne les crises boulimiques. Au même titre, enfin, que l'imaginaire des aliments liquides qui glissent à l'intérieur de nous, sans nous transformer, en nous effleurant, sans presque nous toucher (logique tragique de prévention liée aux années sida), sans rien apporter sinon cette émotion extrême de la première gorgée, le plaisir du paraître, le signe de l'incorporation sans ses conséquences.

A propos de l'importance que prennent ces consommations liquides chez les jeunes et chez celles qui désirent ne pas prendre de poids, en particulier qui se protègent de la faim, l'exorcisant par le recours perpétuel à une bouteille d'eau minérale, soulignons qu'elles permettent bien souvent d'échapper à des rituels de partages perçus comme contraignants et d'affirmer ainsi le pouvoir de l'acteur ou de l'actrice solitaire, ou du moins contrôlant et choisissant son mode de communication à l'altérité... Il est plus facile de boire ensemble que de manger ensemble. La filiation symbolique est moins

forte dans ce « sas de sociabilité »¹³ que représente le boire. Elle répond au désir d'individualisme de certaines mentalités émergentes, particulièrement, comme nous le montrerons dans les futures reconstructions de trajectoire, chez un certain type de « petite anorexique ».

ENTRE « COMPLEXE DU TROP » ET ANOREXIE...

Dans une récente étude¹⁴, nous proposons une typologie de mangeurs dans laquelle nous distinguons les « complexés du trop ». Si l'on écarte les populations âgées dans lesquelles certains hommes, pour des représentations liées à des peurs médicales (cholestérol, diabète, cancers de l'appareil digestif, etc.) limitent leurs incorporations et luttent contre des désirs alimentaires plus ou moins gourmands, à moins qu'ils ne culpabilisent lors d'un éventuel passage à l'acte, ces « complexés du trop » sont essentiellement constitués de femmes (adolescentes inquiètes de la séduction et de la conformité de leur silhouette, femmes plus âgées craignant le vieillissement et cherchant à maintenir un « paraître » juvénile de leur corps).

La représentation interne de leur corps, qu'elles expriment dans les entretiens, évoque celui-ci comme un tube dans lequel on doit gérer au mieux les flux. Elle sont souvent utilisatrices de produits diurétiques (tisanes, gélules, etc.) et laxatifs. Elles développent plus que d'autres la dimension magique de l'aliment. A un niveau de consommation (qui reste très subjectif), elles considèrent l'aliment comme polluant pour le corps et cherchent à « éliminer » les toxines apportées par les nourritures, particulièrement par certains aliments caloriques et/ou d'origine animale. Elles préfèrent des saveurs amères ou acides à celles salées ou

¹³ cf. Marie Le Fourn, *Boire, un processus de rencontre ou d'évitement de l'autre?* in " Cuisine, alimentation, métissages " sous la direction de Jean-Pierre Corbeau, Bastidiana, n°31-32, pp 273-280.

¹⁴ J.P Corbeau et J.P. Poulain , *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, op. cité.

sucrées. Elles consomment beaucoup d'eau, perçue comme purificatrice de leur corps. Elles emploient, lors des interviews, la métaphore de l'automobile pour parler de leur corps qui « consomme lorsqu'il roule vite », qui « doit passer à la vidange », qui doit « faire la révision ». Si elles ont l'impression d'avoir trop « consommé », alors elles renversent le système et soumettent leur corps à des exercices physiques épuisants, voire violents pour éliminer la « part maudite » corporelle ; ces parties parfois molles, soumises à variations, en tout cas insuffisamment « dures », qui enrobent le muscle ou l'os et qu'elles attribuent à l'aliment incorporé. Il s'agit alors de « gommer » le prétendu excès alimentaire par un excès de dépenses physiques : courir sinon vomir, courir jusqu'à vomir...

Incorporer l'aliment renvoie tôt ou tard à une culpabilité et les mangeurs freinent leurs désirs ou leurs pulsions pour les vivre. On constate qu'aucune véritable frontière n'existe entre ce type de mangeurs (qui regroupe essentiellement des femmes) et les anorexiques. En effet, si l'anorexie mentale relève de disciplines médicales, rappelons que ce trouble pluri-factoriel aux composantes psychologiques, psychosociologiques et sociologiques, exprime, lorsqu'il émerge, un désir de maigrir, une peur de manger et le refus de grossir, à fortiori, de devenir obèse. C'est dire les liens privilégiés qu'entretient l'anorexie avec les modèles culturels véhiculés, dramatisés par les médias de nos sociétés post-industrielles, ce qui explique, pour partie, qu'en une décennie la fréquence de l'anorexie mentale est passée de 1 à 2 % des adolescentes à 5 % actuellement¹⁵ (les filles représentant 95 % des cas parmi les 15 à 25 ans). Le corps mince peut devenir maigre. Sans doute pour se « déssexualiser, pour renier dans une per-

spective de pureté (sous-tendue par l'ascétisme n'incorporant que des produits purificateurs ou évoquant le « bon » végétal) la dimension animale ».

On peut interpréter sociologiquement la montée de l'anorexie (presque encouragée dans un premier temps par les modèles sociaux dominants) comme une surveillance de soi refusant l'animalité de notre corps, surveillance allant jusqu'au contrôle de son rapport aux autres par des rituels d'évitement ou des refus de la communication. L'esthétique de la légèreté, de la minceur du corps féminin, devient celle de l'effacement, de la non visibilité d'un objet sexuel de plus en plus diaphane, transparent. Que la rencontre avec l'altérité se fasse et succède à l'interaction des chairs plus ou moins fermes, la dureté structurelle des os, le choc d'un squelette déssexué, déshumanisé.

LES VARIATIONS SYMBOLIQUES DE LA PERCEPTION DE L'ANOREXIQUE

Dans les années 90, Michelle le Barzic¹⁶ soulignait l'apparition de la restriction, nouveau trouble médiateur de valeurs sociétales qui participent à la structuration du désir de minceur et de celui de la maigreur - « *Variant avec l'âge et certains facteurs socioculturels, le comportement de restriction est étroitement dépendant de la sur-valorisation sociale de l'image de la minceur* ». Elle signalait que la restriction comporte deux volets : d'une part, « le trouble de l'image de soi » - « *le désir d'être plus mince pour accéder aux normes idéales implique un rejet de sa propre apparence, c'est-à-dire de soi, qui va retentir négativement sur l'estime de soi et la confiance en soi* » - et, d'autre part, « l'effort de limitation de la ration alimentaire *encouragé par la mythologie diététique* ». Elle exprime alors une perception dominante de l'anorexique, perçue comme

¹⁵ Dr Agnès Mouton-Gensburger, Dr Daniel Rigaud, " Prise en charge de l'anorexie mentale ", in *Objectif nutrition, La Lettre de l'Institut Danone*, n°44, 1999

¹⁶ Michelle Le Barzic, " Comportement alimentaire : normal ou pathologique? " in *Objectif nutrition* n°2, *La Lettre de l'Institut Danone*, Mars 1992, pp-3-9

un être troublé dans l'image du soi, « hypnotisé » par des modèles médiatisés, fictions de papier glacé ou d'images numériques, imaginant dans une impossible quête de la « ligne corporelle idéale » une lutte contre la faim.

Dans les mêmes années 90, Claude Fischler note avec pertinence que ce sont les réponses sociales qui varient davantage que le comportement anorexique : « *Le contexte social modifie profondément le sens attribué par les proches et les contemporains au phénomène et dans une certaine mesure lui-même. Devant l'anorexie mystique, puis les jeûneuses germaniques du XVI^e siècle, puis encore les fasting girls anglo-saxonnes des XVIII^e et XIX^e siècles, on voit à la fois les attitudes et les autorités compétentes changer : (...) La méfiance croissante de l'Église, qui se demande s'il faut considérer ces jeûneuses comme des saintes, des hérétiques ou des possédées ; le scepticisme et le rationalisme médicaux qui se mettent en devoir de démasquer la supercherie. Par la suite, les fasting girls sont d'extraction populaire : leur jeûne sera perçu comme miraculeux, il suscitera l'intérêt du public, inspirera des pèlerinages, un peu au même titre que les stigmatisées. La famille protège sa jeûneuse comme un don du ciel, l'exploite parfois commercialement et lutte contre le scepticisme des médecins. Les anorexiques de la fin du XIX^e siècle, au contraire, appartiennent à la bourgeoisie. Leur famille, en particulier la mère, est profondément choquée par leur refus de nourriture et les médecins les voient comme des enfants tragiquement gâtés, victimes d'une crise de la famille moderne. Les anorexiques de la période contemporaine, enfin, sont parfois présentées comme d'implacables révoltées sinon des héroïnes féministes en grève de la faim contre la société*

patriarcale, des 'indomptables' mais aussi comme de malheureuses victimes de l'idéologie moderne de la minceur et de la lipophobie ». ¹⁷

Les travaux de Michelle le Barzic et ceux de Claude Fischler que nous venons de citer, auxquels nous aurions pu ajouter ceux de Noëlle Châtelet lorsqu'elle évoque la « femme Papyrus » ¹⁸, datent des années 1985-1990 et portent en général sur des analyses de la précédente décennie. Au cours de celle-ci, comme nous venons de le souligner de différentes façons, l'efficacité sociale suppose un corps léger, condition de la performance, de la vitesse et du « nomadisme » qui préside au déplacement des décideurs sur le « terrain » et de l'engouement pour les voyages ; atteindre l'ubiquité constitue le désir des nouveaux pouvoirs structurant la société-monde émergente. Cette décennie exacerbe aussi l'individualisme ¹⁹ comme un modèle d'action sociale permettant de trouver son « créneau », d'affirmer sa différence...

Toutes ces valeurs sous-tendent les socialisations qui se sont mises en place il y a une bonne vingtaine d'années. L'éducation parentale, scolaire ou parascolaire de celles et ceux qui, actuellement, « entrent dans la vie », en était plus ou moins porteuses et les a transmises. De ce point de vue, le refus de l'institution, la performance jusqu'à la défonction, l'individualisme jusqu'au repli sur soi, apparaissent comme une extrapolation stéréotypée, mais non contradictoire, des modèles sociétaux de l'éducation. S'y sont ajoutés dans la dernière décennie la peur de la contamination (du sida, de l'ESB, du SRAS, etc.) et sans doute, depuis quelque temps, l'envie d'une transgression de ces principes de protection, au nom d'une prise de risques structurant l'affirmation de soi. Cela signi-

¹⁷ Claude Fischler, *L'Homnivore*, Odile Jacob, Paris, 1990, p.365.

¹⁸ Noëlle Châtelet, *Histoires de bouches*, Folio, Paris, 1987.

¹⁹ cf. Jean-Pierre Corbeau, " Liens sociaux, individualismes et pratiques alimentaires ", in *Actes du XIII^e colloque de l'AISLF*, tome II, Université de Genève, 1989, pp. 735-742.

fie qu'aujourd'hui, de multiples scénarii de restriction qui s'inscrivent dans des logiques sociales différentes (sans pour autant nier l'importance du psychologique pour certains d'entre eux) peuvent être appréhendés entre un désir esthétique de légèreté et un « pathos de squelette »...

ITINÉRAIRES D'AMAIGRISSEMENT : DE LA LÉGÈRETÉ DU CORPS À LA « SÉCHERESSE » DU SQUELETTE...

Depuis, plusieurs années, à travers nos différents terrains d'enquêtes, nous avons repéré de tels « itinéraires ». Il ne s'agit pas ici de rapporter un cas clinique, l'histoire de telle ou telle personne, mais de procéder à une superposition pédagogique des observations et informations recueillies en les combinant à cette analyse réflexive concernant les mutations de notre société (mutations brièvement présentées dans la première partie de notre texte). Nous obtenons alors des *ethos*²⁰ (reconstruction utopique, portrait restituant et synthétisant les renseignements obtenus sur le terrain et permettant une socio-analyse des dimensions symboliques de nos comportements). Nous en proposerons quatre se différenciant dans les logiques d'itinéraires d'amaigrissement.

ALINE

Elle possède une bonne connaissance de la valeur nutritionnelle des aliments : toujours dans une logique de « surveillance de soi »²¹, elle refuse les graisses et ne consomme que des produits allégés. Ses incorporations valorisent une dimension végé-

tarienne, ou plutôt un refus des viandes risquant de faire régresser l'identité vers une dimension animale refoulée par le processus de civilité. Elle s'empifre publiquement (de façon sans doute quelque peu perverse) de légumes verts cuits à la vapeur. Le corps doit être léger, mince, nourri avec une sorte de refus d'un vivant (par définition non prévisible) qui correspond à la glaciation qu'imaginait Jean-Paul Aron. Elle valorise le déplacement, l'ubiquité, bref, ce qui, par un contact éphémère, superficiel, permet une sorte de rituel d'évitement des institutions. Elle est conforme à un système de valeurs d'il y a quelques années. Sa légèreté lui apparaît comme une condition nécessaire de son efficacité sociale. La capacité à surveiller ses incorporations est corrélée à celle de maîtriser son comportement, de « gérer son monde ».

On décèle parfois, chez elle, une sorte de quête androgyne, un modèle « unisexe » dans lequel les formes féminines doivent s'effacer pour établir l'égalité avec les hommes. Elle invente sans doute un nouveau modèle entre une conception réflexive du corps et une conception instrumentale de cette femme qui se pense « productrice » plutôt que « reproductrice » (pour reprendre un mot de Claude Fischler).

ARLETTE

Je l'ai souvent appelée « la petite anorexique »²². Elle entretient avec sa famille des relations ne traduisant aucune « sur-protection parentale ». On notera simplement qu'Arlette ne participe pas aux activités culinaires - qui parfois sont très réduites car sa maman peut faire appel de plus en plus fréquemment à des produits prêts à manger, à une cuisine d'assemblage renforcée par des produits de snacking -. Elle est appelée à venir à table lorsque le déjeuner ou le dîner sont prêts. Bref, la

²⁰ cf. J.P. Corbeau, J.P. Poulain, *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, op.cité

²¹ cf. Luc Boltanski, *La découverte de la maladie*, MSH, Paris, 1968.

²² cf. J.P. Corbeau, J.P. Poulain, op. cité.

vie se déroule «tranquillement» au sein d'une famille d'une origine socio-économique qui peut varier considérablement et qui assure à Arlette un certain «confort logistique».

Puis, pour exercer une profession, pour suivre un apprentissage ou pour continuer des études, Arlette quitte le domicile familial et s'installe dans une ville plus importante. Elle n'y connaît personne et se contente d'une sociabilité superficielle avec les collègues de travail, les clients ou les autres étudiants, selon son statut. A ce relatif isolement, dans lequel la communication est réduite à de simples signes de civilité, s'ajoute la fin de la contrainte concernant l'heure des repas... Journée continue, snacking directement dépendant de l'absence de clients dans le magasin où elle travaille, disparition de rites collectifs instituant les repas à horaires réguliers, voire l'obligation de se nourrir. Elle mange, éventuellement, lorsqu'elle a faim et non lorsque c'est l'heure. De toutes les façons, se nourrir doit être rapide au nom d'une efficacité sociale où le temps de l'alimentation (qui n'est plus un temps de partage) est perçu comme un temps mort devant se cumuler avec d'autres activités sociales.

Dans cette logique comportementale, elle boit si elle a faim! Cela va plus vite; le geste pour dévisser le bouchon, dégoupiller l'emballage, porter le goulot ou la boîte aux lèvres devient une action sociale valorisante. Inscrite dans une culture de l'extrême et développant un modèle corporel informationnel qui «frôle» ou évite, Arlette imagine le liquide - eau, boisson light, laitage allégé - glisser dans son corps sans le polluer comme le ferait un aliment solide «plein de toxines», pour finalement emplir son estomac et lui procurer un éphémère sentiment de satiété. A supposer qu'elle soit interrompue en plei-

ne incorporation de liquide, la culpabilité n'est pas aussi forte que si sa bouche était pleine d'un mets qu'il faut mastiquer. Dans l'interaction sociale, Arlette s'autorise à boire (de l'eau et parfois des sodas light) dans n'importe quel lieu.

Arlette travaille, seule au milieu des autres, puis elle rejoint son domicile, toujours seule. Ses parents ne l'ont pas habituée à faire la cuisine et elle se contente de consommer du prêt à manger sous la forme de petites salades, de tranches de jambon sec et fumé, sans gras. Elle ingurgite aussi des yaourts à 0 % de matières grasses, croque parfois un fruit ou une barre chocolatée de céréales. Parallèlement elle continue de boire de l'eau, des sodas light ou des tisanes. Sans doute est-elle parfois victime de boulimies alimentaires mais la boulimie habituelle que peut noter le sociologue est celle d'images concernant les top models, les stars, la lecture des «marronniers qui fleurissent de régimes»²³ particulièrement au moment du «syndrome du maillot de bain»²⁴.

Cette surconsommation de signes glorifiant la minceur semble compenser la diminution des nourritures. Arlette mange de moins en moins dans le cadre d'un repas traditionnel. Elle boit ou grignote «léger» au fil de la journée. Elle mâchouille perpétuellement des gommes sans sucre. Sa silhouette se modifie, elle perd des tailles et s'habille maintenant en S ou en-dessous du 40, puis du 38, etc. Cette privation risque de tourner à l'anorexie avec des absorptions alimentaires solides de plus en plus réduites et rares. Elle pourra, ici ou là, être victime d'un malaise parce qu'elle «oublie de manger». Cette trajectoire se modifie dès que se tissent des réseaux de sociabilité, de relations affectives dans cet espace urbain qui avait, jusque là, engendré l'anonymat.

²³ Selon l'expression inventée par Muriel Gineste in *les formes sociales de l'équilibre alimentaire*, thèse soutenue à Toulouse sous la direction de J.P. Corbeau et M. Grossetti, Octobre 2003.

²⁴ Expression que nous devons à Pascale Pynson in *La France à table*, La Découverte, Paris, 1987.

C'est un profil de crise et, si l'isolement dans le domicile se cristallise, on peut imaginer que des sortes d'addiction à des produits de moins en moins light se transforment en grignotages non pensés, non contrôlés pendant les surconsommations de produits médiatiques (particulièrement les sitcoms dans lesquels un certain nombre de filles « sympas », qui finalement sont proches, auxquelles elle s'identifie pour ce qui concerne les déboires sentimentaux ou la quête d'affection, sont plus proches de l'obésité que du « look » d'Ally McBeal). D'un souci de minceur/maigreur, son corps peut, dans une logique de démission résultant de la même absence de communication et de rapports de sociabilité, accumuler des calories non consommées dans le système de sédentarité qui se met en place à travers la fréquentation des multimédias de plus en plus fréquemment accompagnée de comportements boulimiques.

AGATHE²⁵

Interpréter l'alimentation d'Agathe comme une pratique rationnelle ferait preuve d'un sociologisme que nous condamnons. Indubitablement, l'histoire d'Agathe est porteuse d'un sentiment d'échec par rapport à une image mythifiée de la volonté de réussite qu'elle désirait ou qu'elle se figure déceler dans son entourage. Il y a donc, chez elle, une « fatigue d'être soi »²⁶, qui relève en grande partie de l'inconscient et qui participe à ses restrictions alimentaires et ses dégoûts. Dans le même temps, Agathe s'inscrit, à certains moments de sa quotidienneté²⁷, dans un « travail » sous-tendant une « carrière anorexique »²⁸.

Comme l'étudie de façon passionnante Muriel Darmon, Agathe « se fait un corps » ; elle mange léger, des tomates (surtout si elles sont cocktail),

des légumes verts cuits à la vapeur, des feuilles de salades très variées, auxquelles elle ajoute des herbes aromatiques. Elle adore les agrumes dont elle perçoit l'acidité comme un « détergeant » nettoyant l'intérieur de son corps, le débarrassant des lipides accumulés par mégarde. La texture grasse est souvent représentée par du saumon fumé de bonne qualité. Les rares incorporations d'origine animale se réduisent à des jambons de Parme ou San Daniele, extrêmement secs, dont elle retire tout le gras. Elle mange des desserts lactés de l'industrie agro-alimentaire à la condition qu'ils soient à 0 % de matière grasse et que les arômes et la texture soient sophistiqués. Elle consomme du chocolat noir « haut de gamme » (ce qui, à certaines périodes, constitue l'essentiel de ses incorporations) mais elle n'imagine pas que celui-ci puisse être gras. Elle sait que cela pourrait nuire à l'image qu'elle veut donner de son corps mais son ingestion constitue une sorte de jeu à la fois avec l'amertume/poison et avec le sentiment que cette « transgression » sera *in fine* contrôlée.

Réduisant la quantité de ses aliments, Agathe en augmente parallèlement la qualité. Elle confirme l'importance de l'origine sociale, de la « distinction », qui accompagne cette trajectoire particulière de comportement tendant à l'anorexie et qu'a bien étudiée Muriel Darmon. Pourtant, si l'on observe de plus près cet ethos, l'on constate un système complexe de fragilité psychologique en quête de reconnaissance, de recherche de compassion et de tyrannie : à l'inverse d'Aline, le corps ne cherche pas à se faire oublier mais devient un instrument à partir duquel se reconstruisent les relations sociales aux proches...

²⁵ Elsa in *Penser l'alimentation*, op cité. en constitue un exemple significatif, mais d'autres enquêtes et interviews permettent de passer, depuis son histoire de vie, à la représentation d'un ethos plus large.

²⁶ cf. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998.

²⁷ Rappelons que nous ne travaillons pas, en tant que sociologue, sur des cas cliniques relevant de grosses pathologies.

²⁸ Nous empruntons ces expressions à l'ouvrage de Muriel Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Éditions La Découverte, Paris, 2003.

D'un côté, Agathe « sait » que sa maigreur « squelettique » inquiète ses proches, mais cela crée une sorte de compassion qui devient extrêmement valorisante puisque l'entourage protège celle dont on chuchote en cachette qu'elle est « un cadavre ambulante ». Sa simple présence dans le cercle des interrelations devient un événement : on la ménage, on s'informe de ses désirs. Cette interaction peut entraîner chez Agathe un désir de pouvoir, l'émergence de stratégies plus tyranniques. Lorsqu'elle refuse de partager les rituels de commensalité familiale, Agathe sait pertinemment qu'elle va les modifier, retardant le temps du partage auquel peut-être, elle participera, agissant directement sur la structuration du temps dans la famille. La vie de cour à Versailles s'organisait autour du corps du Roi Soleil²⁹, la sociabilité alimentaire de la famille d'Agathe s'organise autour de la présence/absence du corps ; d'une manière ou d'une autre son identité (réconciliant l'esprit et corps, l'être et le paraître) se trouve au centre des relations de l'intimité familiale.

AUDE

L'extrême maigreur d'Aude n'empêche pas son hyperactivité. Le mot extrême la caractérise car il s'agit, à travers le corps, d'expérimenter les limites, d'être toujours dans une sorte d'ordalie constructrice de sens³⁰. Elle n'est plus dans une logique de protection que les « années sida » ont développée. Elle la récuse et revendique une perpétuelle prise de risque. Elle fume et peut être tentée par certaines formes de consommation de produits toxiques.

La « variante dominante » de l'ethos Aude participe à cette « culture de rue » qui développe des rituels particuliers : façon de se saluer en tapant la main, en cognant l'épaule de l'autre, etc. Dans sa quête

d'une sorte « d'affrontement » à l'altérité (et particulièrement « aux mecs »), dans une logique de violence urbaine, dans sa recherche du contact, la chair (molle) l'empêcherait d'atteindre une efficacité reposant sur le dureté et la sécheresse (un peu comme le corps des héros d'arts martiaux) ; cette chair apparaîtrait comme un médiateur signifiant encore une forme de civilité. Consommatrice de junk food, de sodas light ou/et de produits plus alcoolisés (bières, alcools blancs, etc.), elle élimine par des efforts (vélo d'appartement, musculation, course, danse contemporaine, etc.) tout ce qui a été incorporé. Elle veut avoir des « muscles aussi durs que les os ». Le corps pour agir doit se résumer à sa simple structure, c'est à dire se débarrasser du « périssable des parties molles ».³¹

CONCLUSION

Les canons dégraissés...

A travers cette brève approche de l'esthétique, de l'efficacité sociale et de la séduction corporelle qui a accompagné l'émergence d'une société technocratique prônant l'individualisme, nous avons souligné comment, dans un premier temps, au sein d'une société d'abondance, l'image d'une graisse protectrice sous-cutanée se transforme progressivement en signe d'inefficacité sociale, comment le refus des rondeurs féminines recherchées et revendiquées jusqu'au début des trente glorieuses apparaissent comme potentiellement molles... Dans l'imaginaire social, on percevait jusque là l'embonpoint comme un signe de prospérité, de santé, de beauté. Mais il arrive un moment où les canons de la beauté n'acceptent plus l'accumulation du gras sous la peau (dehors le gras !) et celui-ci ne conserve sa fonction protectrice qu'en s'étalant sur l'épiderme sous la

²⁹ cf. Norbert Elias, *La société de cour*, Calmann-Lévy, Paris 1974

³⁰ cf. David Le Breton, *Passions du risque*, op. cité

³¹ cf. Jean Duvignaud, *Le langage perdu*, PUF, Paris, 1973.

forme de crèmes exorcisant les agressions du stress, du froid, du soleil, de l'âge. Ces produits initialement lipidiques, constitués d'émulsions, renforcent progressivement, dans leur composition, le pouvoir magique de l'eau. La stratégie du «light» s'affirme et développe cette image d'une nécessaire purification du corps: la chasse aux toxines entraîne la chasse aux graisses, ou inversement...

A l'incorporation du gras mangé ou que l'on fait pénétrer par l'épiderme qui protège, succède l'engouement pour l'eau, quelle que soit sa marque, qui propose des gammes de produits «réparateurs» ou «protecteurs», de l'imaginaire desquels toute image traditionnellement lipidique est exclue. Eau que l'on boit de plus en plus fréquemment, avec plaisir, dans l'espoir de reconquérir sa taille ou de couper sa faim. Les principes «canoniques» d'une alimentation saine se dégraissent ainsi que les corps des femmes à la mode qui plaisent, de celles qui sont «canons».

Dans un tel contexte, entre *l'éthique de la légèreté* et *le pathos de squelette*, sans jamais envisager des exemples empruntés à des cas relevant d'une grosse pathologie, nous avons recensé quatre logiques ou trajectoires possibles de l'anorexie.

La première concerne (à l'image du personnage d'Ally Mcbeal interprété par Calista Flockard) plutôt des femmes entrées dans la vie, occupant des postes à responsabilité. C'est le premier degré, dans la logique de la maigreur. Il s'agit de «gommer» les formes féminines pour s'unisexualiser dans un rapport de productivité et de responsabilité...

Il se trouve que la première cohorte des Françaises s'inscrivant dans cette revendication féministe de redistribution égalitaire des rôles correspondait à une vision du monde encourageant l'ubiquité, donc la légèreté corporelle et le dégraissage institutionnel et individuel comme signe de l'efficacité socia-

le. Cette première cohorte fut aussi la première des «canons dégraissés» au sein d'une «société de performance»³² dans laquelle le corps «alter ego» doit se soumettre à des projets préalablement imaginés par «l'actrice sociale», dans laquelle il devient l'objet plus ou moins virtualisé de stratégies valorisant l'immatériel de la pensée.

Dans ce premier scénario de progression vers la maigreur, restreindre ses incorporations alimentaires c'est construire une image de l'efficacité sociale, préambule nécessaire au développement de relations fonctionnelles, dans le même temps qu'on signifie sa distinction en s'orientant vers une diète refusant l'importance calorique de l'aliment, accordant de moins en moins de place aux produits d'origine animale. Autant de stratégies exprimant la surveillance et le contrôle de soi, affirmant une dimension culturelle (avec toute la polysémie du terme) contre le pulsionnel.

Parallèlement à ce premier scénario, trois autres trajectoires peuvent être appréhendées.

La première est très étudiée par les sciences humaines et sociales depuis quelques décennies. Elle correspond à l'ethos d'Agathe. On surveille ses consommations alimentaires au sein d'un lieu attentionné, plus ou moins initialement sur-protecteur, pour y revendiquer une place (que l'on occupe déjà, peut-être, mais qui paraît usurpée, insatisfaisante ou insuffisante). Se restreindre est un moyen de trouver ses limites, un jeu vertigineux avec l'existence. Cela permet aussi de construire un pouvoir en s'appuyant sur les compassions déclenchées dans l'environnement, en dirigeant la redistribution des sociabilités à travers des rituels d'évitement et de présence/absence dans les interactions avec les intimes.

Ne pas manger, pour ne pas rencontrer mais pour affirmer son appartenance: on refuse les théâtrali-

³² cf. Daniel Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Pluriel

sations commensales du lien social mais on sait qu'il existe et que cela le renforce peut-être.

La deuxième des trois dernières trajectoires est plus dépendante de l'émergence de rythmes sociaux provocateurs d'isolement au sein d'une absence d'obligation de rituels alimentaires collectifs et d'une profusion d'images de « canons dégraissés ». On oublie de manger parce qu'isolée et subjuguée par une norme esthétique de minceur qu'il faudrait atteindre pour déboucher sur une possible rencontre.

La dernière trajectoire appréhendée est plus récente. Elle s'inscrit davantage dans une « culture de rue »³³. Elle cumule, à son insu, les logiques de maigreur des trois autres scénarios. Souvent, la silhouette menue résulte d'une sous-nutrition imbriquée dans une histoire de précarité sociale et économique induite par les éducateurs. Au lieu de consommer des produits lipidiques à bas prix ou des friandises, comme certaines de ses camarades susceptibles dans les mêmes histoires sociales de s'orienter vers l'obésité, elle fume et boit. Comme les garçons, qu'elle fréquente d'une façon « narcissique » dans une logique de « bande ». Elle cherche à avoir le même look, les mêmes propos, les mêmes goûts culturels. La maigreur devient une forme d'excès construisant, aussi, un leadership en clair/obscur par rapport aux copines opulentes, sinon obèses, stigmatisées dans leur condition féminine. Aucune honte à exhiber le piercing du nombril, le tatouage qui descend très bas, au delà de la taille du pantalon qui, lui même, est en-dessous du string...

Les conventions sont cassées. La maigreur n'est plus acte de culture mais agression face aux « mecs », revendication du choc qu'aucune chair molle ne peut amortir. La maigreur, qui est une manifestation de la culture du risque, signifie la revendication d'une absence de protection, l'implication

dans l'instant d'un corps qui ne veut pas faire de réserve, désire échapper à la pesanteur dans des exercices physiques risqués procurant des sensations de plaisir dans un temps éphémère.

Corps qui, aussi, dans le cas d'un ethos de « culture de rue », par la maltraitance dont il fait l'objet, renvoie à la société ce que l'actrice sociale a retenu de la socialisation et de ses résultats.

Pour conclure, et sans prétendre développer ici ce qui serait une autre intervention, je dirai qu'il est possible d'appréhender chacune de ces trajectoires comme un jeu pluriel entre soi et les autres, entre soi et un corps considéré comme un *alter ego* (à la fois instrumentalisé et objet de réflexion) et un jeu entre soi et l'existence. Chaque trajectoire de la maigreur du corps féminin imbrique alors des formes multiples de jeu.

La première est dans l'*Agôn* et un peu le *Mimicry*; la seconde est dans l'*Illinx* et dans l'*Agôn*. La troisième est dans le *Mimicry* et dans l'*Aléa*. La dernière est dans l'*Illinx*, l'*Agôn*, le *Mimicry* et l'*Aléa*.

BIBLIOGRAPHIE

APFELBAUM, M., et LEPOUTRE, R.,
Les mangeurs inégaux, Stock, Paris, 1978.

ARON, J.P., « De la glaciation dans la culture en général et dans la cuisine en particulier », in *Culture, nourritures*, Internationale de l'Imaginaire, N°7, Babel/actes Sud, Maisons du culture du Monde, Paris, 1997.

CHIVA, M. *Le doux et l'amer*, PUF, Paris, 1985.

BARTHES, R., *Mythologies*, Le seuil, Paris, 1970.

BAUDRY, P., *Le corps extrême*, L'harmattan, Paris, 1991.

BOLTANSKI, L., *La découverte de la maladie*, MSH, Paris, 1968.

³³ David Lepoutre *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997

CHÂTELET, N., *Histoires de bouches*, Folio, Paris, 1987.

CORBEAU, J.-P. et POULAIN, J.-P., *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, Privat/Ocha, 2002.

CORBEAU, J.-P., *Essai de reconstruction utopique des formes et des jeux du manger*, thèse es lettres et sciences humaines, Paris VII, Jussieu, 1991.

CORBEAU, J.-P., *Le mangeur imaginaire*, A.M. Métailié, à paraître.

CORBEAU, J.-P., « Les variations du comportement alimentaire des étudiants », in *Consommations et Sociétés*, n°2, « L'alimentation au travail », L'harmattan, 2001, pp.79-96.

CORBEAU, J.-P., « Liens sociaux, individualismes et pratiques alimentaires », in *Actes du XIII^e colloque de l'ALSIF*, tome II, Université de Genève, 1989, pp. 735-742.

DARMON, M., *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, éditions La découverte, Paris, 2003.

DUVIGNAUD, J., *Le langage perdu*, PUF, Paris, 1973.

EHRENBERG, A., *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991.

EHRENBERG, A., *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998.

ELIAS, N., *La société de cour*, Calmann-Lévy, Paris, 1974.

FISCHLER, C., *L'Homnivore*, éditions Odile Jacob, Paris, 1990

GINESTE, M., *Les formes sociales de l'équilibre alimentaire*, thèse de Sociologie soutenue à Toulouse-Le Mirail sous la direction de J.P. Corbeau et M. Grossetti, Octobre 2003.

LAMBERT, J.-L., *L'évolution des Modèles de Consommation Alimentaire en France*, Technique et Documentation, Lavoisier, Paris, 1987.

LE BARZIC, M., « Comportement alimentaire : normal ou pathologique ? » in *Objectif nutrition n°2*, la lettre de Danone, Mars 1992, pp-3-9

LE BRETON, D., *Passions du risque*, Métailié, Paris, 1991.

LE BRETON, D., *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris, 1990.

LE FOURN, M., « Boire, un processus de rencontre ou d'évitement de l'autre ? », in *Cuisine, alimentation, mélanges*, sous la direction de Jean-Pierre Corbeau, Bastidiana, n°31-32, pp 273-280.

LEPOUTRE, D., *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997

MOUTON-GENSBURGER, A. et RIGAUD, D., « Prise en charge de l'anorexie mentale », in *Objectif nutrition, la lettre de Danone*, n°44, 1999

NAHOUM-GRAPPE, V., « Conduites d'excès et culture de l'extrême », in *Figures de l'obésité et conduites alimentaires*, Communautés éducatives, revue trimestrielle de l'ANCE n°99, 1997.

PYNSON, P., *La France à table*, La découverte, Paris, 1987

VIALLÉS, N., *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, MSH, Paris, 1987.